

XYZ. La revue de la nouvelle

Les chips et le cantaloup

Maude Deschênes-Pradet



Numéro 144, hiver 2020

Dépression : nouvelles du fond du baril

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschênes-Pradet, M. (2020). Les chips et le cantaloup. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 7–9.

Les chips et le cantaloup

Maude Deschênes-Pradet

J E TOURNE EN ROND dans le rayon des fruits et légumes depuis plusieurs minutes. Je voulais des framboises, mais elles ont l'air pâles. Le panier avance péniblement, il y a une roue qui est bloquée. Je reviens vers les melons. J'hésite à prendre un cantaloup pas mûr. Il n'est vraiment pas cher, mais ça sera lourd dans mon sac, et je suis venue à pied. Mais les cantaloups, c'est pratique, ça mûrit doucement au bord de la fenêtre, puis ensuite je les coupe en cubes, je les mets dans des contenants de plastique dans le réfrigérateur. Ça dure plusieurs jours, ça se mange presque tout seul, même quand j'ai la gorge serrée.

C'est dimanche soir, passé dix heures. Dehors la neige commence à tomber. Les gros flocons mouillés disparaissent au contact du sol, s'ajoutant à la sloche épaisse et brune de la fin mars.

L'épicerie est ouverte jusqu'à onze heures tous les soirs, mais elle est presque vide à l'approche de la fermeture. C'est mon heure. J'ai essayé aussi les matins de semaine, mais je ne suis pas une lève-tôt, et les gens qui fréquentent l'épicerie à ce moment-là ont tendance à bloquer les allées en laissant leur panier au milieu, comme s'ils étaient seuls au monde, et ils prennent ensuite beaucoup de temps aux caisses, pour vérifier les prix, demander le service de livraison ou jaser avec la caissière. Les gens du soir sont discrets, ils prennent ce qu'ils sont venus chercher, souvent des chips, de la bière, un lunch préparé pour le lendemain, ou parfois un dessert, et puis s'en vont. Les gens du soir n'interagissent pas les uns avec les autres.

Je prends un cantaloup dans mes mains, mais il y a une grosse ecchymose dessous, alors je le replace dans le présentoir. J'entends mon nom prononcé derrière moi. Une voix de femme, que je sais familière sans l'identifier tout de suite. J'ai envie de faire comme si je ne l'avais pas entendue. 7

Mais j'hésite trop longtemps, elle s'approche, répète mon nom. Je me retourne. C'est Julie. Je ne l'ai pas vue depuis ma rupture avec Guillaume. On organisait souvent des soirées cinéma chez nous, à l'époque. Julie aimait les faits scientifiques et mathématiques, et ne croyait pas à l'amour inconditionnel qui dure toute la vie. À sa défense, mon chien l'aimait bien.

— Comment ça va ?

On échange les banalités d'usage. Je dis que je vais bien. Non, je n'habite plus au même endroit. Elle non plus, elle vient d'acheter une maison avec son chum, dans la basse-ville, pas loin de l'épicerie. Elle est contente, il y a même un garage. Je dis que je n'arrive pas à décider si je veux un cantaloup.

— Comment va ton chien ?

— Il va bien.

Je souris, sans les yeux. Je change de sujet. Mon chien est mort. Ça fait déjà un an, mais Julie ne pouvait pas le savoir. J'ai remarqué que les gens deviennent mal à l'aise quand je dis que mon chien est mort. C'est comme dire qu'on va mal, qu'on se noie. Ça ne se raconte pas comme ça, entre deux paniers d'épicerie, avec le gérant du rayon fruits et légumes qui empile des oranges à côté. Il y a peu de risques que mon mensonge soit éventé. Quelle connaissance commune glisserait cela dans une conversation ?

— Ah oui, en passant, as-tu su la nouvelle ? Son chien est mort.

On dit : untel s'est marié, unetelle est enceinte, unetelle a obtenu un poste important. J'ai croisé Chose à l'épicerie. On ne dit pas : j'ai vu l'ex de Guillaume, elle avait encore les paupières gonflées. Elle dérive. Elle devrait s'être remise, quand même, depuis le temps. Elle a toujours été un peu bizarre.

Un petit groupe d'ados, des jeunes hommes, passe près de nous et s'éloigne rapidement. Pas le genre fruits et légumes le dimanche soir. Julie non plus, d'ailleurs. Elle porte une robe noire, du mascara. Elle s'apprête sans doute à aller quelque

8 part. Ou bien elle revient de quelque part.

Je prends conscience que je porte les mêmes vêtements depuis vendredi soir, un vieux legging avec un très long chandail. J'ai dormi avec, je n'avais pas la force de me déshabiller. Je n'ai pas mis de soutien-gorge, mais avec mon manteau d'hiver, je présume que ça ne se voit pas.

Un ange passe. On n'a pas grand-chose à se dire, on ne veut pas être impolies, on ne sait pas comment mettre fin à la conversation. Si j'avais dit que mon chien est mort, j'aurais pu enchaîner en racontant que j'ai adopté un chat. Mais là, ça ferait bizarre.

— As-tu des projets pour ce soir ?

Faire l'épicerie. Prendre une douche. Nourrir le chat. Mais je ne dis rien.

Un téléphone sonne. C'est celui de Julie. Je lui fais signe de répondre.

— Bye. Ça m'a fait plaisir de te revoir. Bonne soirée.

Je souris, sans les yeux. J'agite la main en guise d'au revoir. Je m'éloigne en poussant mon panier qui roule croche. Je prends des carottes en spécial. Je vais peut-être acheter du poulet, pour le chat.

Derrière moi, j'entends Julie qui parle au téléphone. J'accélère. Tout à coup, je suis pressée de sortir, j'espère ne pas croiser Julie. Je prends du chocolat. Des pâtes. Des œufs, du lait, du pain. Une pizza congelée. J'espère que la pizza ne collera pas à la plaque, comme la dernière fois. Je retourne chercher un cantaloup. Je suis sauvée, Julie parle encore au téléphone, elle regarde distraitement les produits bio. Elle dit :

— OK, chéri, on se rejoint là-bas tantôt. J'apporte de la bière puis des chips.

Je regarde dans mon panier. En repartant vers les caisses, j'y ajoute des chips. Un gros sac, au vinaigre, format party, puis une bouteille de vin blanc. C'est pour les ados, la caisse et Julie. Pour faire comme si.